

L'AFRIQUE : QUE RETIENT-ON POUR UNE PROJECTION VERS L'AVENIR ?

TANO Tano Edouard

Université Alassane Ouattara de Bonaké, Courriel : edouardtano92@gmail.com

Résumé

Actuellement, le continent Africain se trouve à la croisée des chemins. Coincée dans une histoire enveloppée par la colonisation, les combats pour la libération de l'Afrique en termes d'indépendance et les trajectoires postcoloniales complexes. Ainsi, l'Afrique porte en elle les marques de la domination et une histoire de la résistance féconde. Cette mémoire, même si elle contient de la douleur et la misère, il faut reconnaître qu'il y a aussi des ressources qui ont été souvent négligé. Ce qui donne la nécessité d'une redécouverte en vue d'orienter l'avenir autrement. Alors, se projeter dans l'avenir ne pourrait se faire sans la lucidité critique sur les impasses du présent qui sont entre autres la fragilité de la gouvernance, de la dépendance économique et biens d'autres. Or, à côté des problèmes émergent des dynamiques positives qui sont perceptibles par une jeunesse inventive, par une société civile en éveil sans oublier les initiatives de transformation. La question est de dépasser une mémoire figée dans la plainte et du recopiage sur l'occident pour forger une pensée autonome, enracinée et plus ouverte. Par conséquent, un avenir digne et fécond nécessite la valorisation des cultures africaines non comme des objets folkloriques, mais, des forces vives de sens et d'action. Cela permettra de repenser l'éducation non comme imitation mais comme formation à la pensée critique. C'est dans cette démarche qu'elle parviendra à redéfinir le développement à travers ses propres potentialités. En se plongeant dans une philosophie de l'espérance active, l'Afrique sera alors actrice de son devenir éclairée par sa mémoire.

Mots-clés : *Afrique, Avenir, Culture, Espérance, Histoire, Pensée critique, Mémoire.*

Africa : what do we remember for a projection to the future ?

Abstract

Currently, the African continent is at the crossroads. Stuck in a history enveloped by colonization, the fights for the release of African in terms of independence and the post-colonial trajectories. Thus, Africa carries in it the marks of domination and a story of fruitful resistance. This memory, even if it contains pain and misery, it must be recognized that there are also resources that have often been neglected. This gives the need for a rediscovery to guide the future otherwise. So, projecting yourself into the future could not be done without the critical lucidity on the dead ends of the present which are, among other things, the fragility of governance, economic dependence and many others. However, alongside the problems emerge from positive dynamics perceptible by inventive

youth, a civil society on the alert without forgetting the local transformation initiatives. The question is to go beyond a memory frozen in the complaint and copying on the West to forge an autonomous, rooted and more open thought. Consequently, a dignified and fruitful future requires the valuation of African cultures not as folk objects, but as the living forces of meaning and action. This will rethink education not as imitation, but rather as a training in critical thinking. It is this approach that Africa will be able to redefine its development through its own potential. By immersing itself in a philosophy of active hope, Africa will then be an actress of its future enlightened by its memory.

Keywords: *Africa, Culture, Critical thinking, History, Hope, Future, Memory.*

Introduction

Au moment où le monde est confronté à des défis importants tels que la géopolitique, l'économie, l'écologie et bien d'autres, le continent Africain se trouve au centre d'un paradoxe historique. Elle est longtemps perçue comme un continent en retard en termes de progrès tel qu'exposé par les standards exogènes. Aujourd'hui, l'Afrique est regardée désormais comme étant le lieu d'opportunités, riche en ressources et en idées. Ce changement de regard ne doit pas voiler une exigence capitale : celle de penser l'avenir du continent. Et, cette réflexion ne peut se faire que dans un retour aux sources fondamentales telles que l'histoire, les luttes et les expériences que le continent a pu enregistrer, car comme le note H. ARENDT (1972, p. 248) « le passé doit servir de modèle aux vivants », en ce sens qu'il est l'un des piliers incontestables de l'éveil de conscience d'un peuple.

Ce travail de recherche vient pour répondre à une inquiétude et proposer une voie d'espérance à suivre pour la quiétude du peuple Africain. En effet, face aux conflits, la pauvreté structurelle, la fragilisation de la gouvernance et la dépendance économique qui sont les blocages persistants, l'on est plus inquiet. Alors, nourrie par le dynamisme de la jeunesse aujourd'hui, constatant des initiatives locales et la puissance des traditions philosophiques et culturelles africaines trop souvent mis à la marge donne lieu à une espérance d'un avenir prometteur. L'article se met à l'œuvre pour dégager ce qu'on doit retenir en termes de bilan, non pas de façon passive, mais, d'être active et surtout critique afin de se projeter vers un lendemain réellement prometteur. En fait, il s'agit moins d'accumuler les constats que de penser ce qu'il faut prendre, assumer, rejeter ou même transformer en vue d'ouvrir les perspectives plus bénéfiques. Dès lors quel bilan peut-on retenir du passé et du présent africain pour que l'avenir ne soit pas une simple répétition des aspects malheureux, mais plutôt un repositionnement voire une invention collective ancrée dans l'histoire vivante ?

Cette réflexion défend l'idée selon laquelle l'avenir de l'Afrique ne peut être pensé qu'à partir d'un travail critique sur sa mémoire puis être accompagné d'un effort de réinvention éthique, politique et culturel. Notons que c'est en liant la lucidité historique et l'imagination créatrice que l'Afrique arrivera à sortir des impasses

pour construire son propre horizon de sens et de développement. L'hypothèse qui se dégage de ce travail est qu'un avenir meilleur dépend moins de modèles venant d'ailleurs que d'une mobilisation des potentialités internes (intellectuelles, sociales, culturelles et spirituelles), dans un dialogue avec le monde sans jamais se renier.

La structure de ce travail se fait en trois moments. Il est d'abord question, de montrer ce que l'histoire et l'expérience africaine peut permettre de retenir en tant qu'héritage critique. Ensuite, il s'agit d'un examen des obstacles et les forces vives du présent et enfin, de proposer quelques conditions philosophiques et pratiques pour une projection de l'Afrique vers l'avenir.

1- Histoire et expérience africaine : un héritage critique

L'histoire du continent n'est pas simplement une succession de faits, elle constitue aussi la matrice de sens que l'on doit interroger. Cela dit qu'il ne s'agit pas de donner un héritage à recopier ou à imiter, mais plutôt une mémoire à réfléchir et à réinvestir. Alors, cette histoire n'est donc pas un passé figé qui a été légué, elle est une histoire critique voire un ensemble d'expériences, de chocs, de luttes et de résistances, dont la valeur tient plus à leur pouvoir de lucidité que leur sacralisation. En termes de luttes et de résistances, on peut citer parmi tant d'autres celle du Ghana actuel. K. MBIYE (2020, p. 24) écrit que cela a été « marqué par des heurts violents entre Britanniques et Ashantis pendant des décennies ».

1-1- L'histoire coloniale et postcoloniale : entre blessures et résistances

L'histoire moderne du continent se situe dans une trame de blessures importantes. Elles ont transformé les sociétés bien au-delà de la seule occupation territoriale. Autrement dit, la colonisation n'était pas uniquement un système de conquête d'espace, mais aussi une intention de négation symbolique qui avait pour but de réduire à néant les savoirs, les structures politiques avec l'avènement de la démocratie occidentale, la spiritualité avec la religion dite révélée, l'introduction de la langue du colon comme la langue officielle parce que jugée dominante et supérieure aux langues locales. Ainsi, cette histoire moderne a produit une barrière dans la continuité historique des Africains. Elle a instauré, en effet, une histoire douloureuse perceptible par la dépossession et l'humiliation du peuple noir. Dans ce sens, S. P. Ekanza (2006, p. 604) mentionne que « le phénomène colonial représente une rupture majeure dans l'histoire du continent, (...). Les changements intervenus depuis lors dans l'évolution du continent africain sont irréversibles. Ils marquent l'Afrique sur les plans politique, économique et social de façon indélébile, ... ». Il faut noter que l'auteur ne sort pas du cadre de notre analyse. Son affirmation permet de faire une lecture philosophique de l'histoire en tant que discontinuité, en tant un fait qui sépare la continuité temporelle et en reconfigurant les structures fondamentales de l'existence collective. Dans le présent cadre, comme, il est marqué un peu plus haut, la colonisation ne peut être

réduire à un simple épisode d'occupation d'espace ou d'exploitation économique. Elle réussit à s'imposer étant un fait complet dans la mesure où toutes les dimensions de l'être de l'Afrique ont été affecté. Les dimensions de son être sont au plan politique, économique, social, culturel et symbolique.

En disant que les changements induits par la colonisation sont irréversibles ne voit pas autres choses qu'une reconnaissance lucide de l'irréductibilité de l'évènement dans l'histoire africaine. Il faut comprendre que l'irréversibilité ne signifie pas l'impossibilité du changement, mais l'impossibilité du retour. Il n'est plus possible de penser l'Afrique actuelle en dehors de cette généalogie de la rupture, de la blessure et de la reconstruction. La mission philosophique ici doit consister à réfléchir une reprise, au sens heideggérien du terme. Il ne sera pas une simple répétition du passé, mais plutôt une appropriation critique de ce qui s'est passé afin de permettre une ouverture d'un autre avenir. Il faut aussi comprendre aussi qu'il est question de fonder une nouvelle Afrique qui ne sera ni une imitation servile de tout ce qui vient de l'occident, ni rester dans des formes traditionnelles, mais parvenir à une création bien située, lucide qui peut être capable de se réconcilier avec sa propre discontinuité historique.

Le constat qu'on fait est essentiel, mais est-ce qu'il peut suffire à épuiser la signification de cet héritage ? Si l'histoire coloniale est un fait de domination, il faut marquer qu'elle est aussi une histoire de résistance. En Afrique comme ailleurs dans le monde, des voix se sont fait entendre, des actions ont été menées et des figures de proues sont sorties de leurs silences et de leurs souffrances pour affirmer que l'homme noir ne pouvait être aussi anéanti jusqu'à ce point, ne pouvait être réduit en silence infini, ni sa place dans l'histoire de l'humanité. En effet, on peut noter qu'il y a eu bel et bien des résistances armées de figures comme Samory Touré, Behanzin ou Soundiata Kéita. Pour cette résistance, comme le souligne A. GARRUSH (2022, p. 3) que « les premiers affrontements entre la République française et l'empire Wassoulou débutent en 1882. Bien qu'il eût (...) recours à la diplomatie, il mit surtout l'accent sur la résistance. Ainsi, Samory Touré a pris les armes contre l'invasion française... ». Samory refusait la pénétration des occidentaux sur le sol africain. Pour cela il a formé un empire puissant, menait des combats acharnés contre les troupes françaises.

Les Africains ne resteront pas seulement sur la résistance face à la colonisation. L'action se poursuivait avec la création de mouvement de pensée comme la négritude mise en place par les auteurs tels que Sédar Senghor, Aimé Césaire. Ce mouvement venait pour donner un nouveau visage au peuple noir en valorisant les cultures, les identités et les valeurs africaines face au racisme et l'assimilation coloniale. Au fur et à mesure qu'on évoluait, les idées et les besoins se faisaient ressentis allant jusqu'à engendrer le panafricanisme. Ce mouvement avait pour mission de rassembler les peuples africains, d'Afrique et d'ailleurs, pour lutter contre le colonialisme, l'oppression et surtout œuvrer pour l'unité et l'émancipation du continent. À travers ces moments de résistance, l'Afrique a pu

mettre en place ses propres instruments de réaffirmation. Ce qu'il y a à saisir dans ces moments de pensées et de luttes n'est pas simplement une réponse à l'occident, mais aussi l'émergence d'une conscience historique. C'est en fait, un désir d'autodéfinition.

Après le moment de réaffirmation du noir, l'on arrive à une période décisive et organisationnelle de soi et pour soi. Cette période est l'ère des indépendances. Quant à elle, constitue un moment d'enthousiasme important. J. KI-ZERBO (1978, p. 488) estime ainsi que « la marche vers l'indépendance des États africains noirs a été l'un des phénomènes politiques les plus spectaculaires ... ». Elle a été un phénomène spectaculaire en ce sens qu'elle ne se limitait pas seulement à un simple processus de décolonisation juridique, mais le signe d'un engagement plus radical dans une reconfiguration du rapport de l'homme à l'histoire, du sujet à la souveraineté, du peuple à la mémoire. Il faut noter que le caractère spectaculaire de cette période des indépendances ne tenait pas seulement et simplement à la visibilité historique, elle se tenait plutôt à une charge existentielle qui permet de rappeler au monde entier que la liberté est le sol d'où jaillit toute politique réelle. Or, cela, très souvent, débouche sur des désillusions dans la mesure où les logiques néocoloniales, les conflits internes, les régimes autoritaires ou corrompus avaient remplacé la progression révolutionnaire par une gestion de l'héritage colonial à partir des logiques de recopiage et d'opportunités. Ainsi, les tentatives de réformes, les projets d'intégration pour l'union du continent, les révoltes populaires ; en jetant un regard rétrospectif à ces événements, on dira qu'ils gardent la mémoire critique vivante. Ils démontrent que l'histoire postcoloniale du continent est marquée par un double mouvement. Ces mouvements sont d'une part celui d'un enfermement dans les modèles extérieurs hérités et de l'autre part celui d'une volonté de rupture souvent étouffée, mais qui n'est jamais éteint. C'était ici le lieu de mettre l'accent sur la mémoire blessée mais combative en vue de forger une conscience critique de l'histoire.

1-2 Les ressources endogènes et les expériences communautaires comme leviers d'un avenir viable

Il est convenable de dire que l'histoire de l'Afrique est marquée par des blessures et des luttes, mais il faut retenir aussi qu'elle est traversée par une vitalité souterraine. C'est dire qu'elle a une grande richesse culturelle, sociale et philosophique qui souvent ignorée ou plutôt marginalisée. C'est dans ce sens, en effet, que s'inscrit une autre forme d'héritage critique, celle de la puissance silencieuse des ressources endogènes. À analyser, les ressources endogènes ne doit être vues comme des vertiges du passé, elles doivent être comprises en tant que matrices de sens capables d'engendrer un avenir alternatif.

En Afrique, les sociétés précoloniales reposaient sur des formes d'organisations communautaires complexes qui riment avec leur contexte environnemental, social et spirituels. À cette époque, la gouvernance des empires nécessitait une très

grande organisation qui ne dit pas son nom. Dans cette même veine J. KIZERBO (1978, p. 140) écrit :

Pour gouverner un immense empire dont on disait, du temps de Mahmoud Kati, qu'il avait environ 400 villes, les rois du Mali ont adopté un système très décentralisé. Leur empire ressemblait à une mangue. Au centre, un noyau dur soumis à l'administration directe du roi qui y apparaissaient partout de temps à autre. Ce royaume était subdivisé en provinces, administrées sur place par un *dyamani tigui* ou *farba*. Les provinces elles-mêmes se subdivisaient en cantons (*kafo*) et en villages (*dougou*). L'autorité villageoise était parfois bicéphale avec un chef de terres religieux et un chef politique.

À partir de cette note, on peut tout suite comprendre que l'Afrique précoloniale avait véritablement une structure politique bien organisée. Cela lui permettait de faire face aux défis du milieu ainsi qu'à la sécurité de tous. Les Africains vivaient dans la plus grande solidarité possible, l'équilibre existait entre l'individu et le groupe et aussi le respect de la nature. Il est vrai qu'aujourd'hui, par le processus de la modernisation, ces pratiques ont été ébranlé, mais elles continuent de subsister à travers les usages populaires, les traditions orales, les modes de vie ruraux, autrement dit, une nouvelle forme d'engagement des individus.

« L'homme comme remède de l'homme ou Ubuntu » comme l'écrit J. KIZERBO (2007, p. 132). Dans cette expression significative en Afrique, il y a une chose à retenir : je suis parce que nous sommes. Elle ne relève pas du folklore, elle est d'une philosophie de l'existence profondément humaniste. L'expression propose un modèle éthique dans lequel le bien-être collectif est primordial. C'est dans ce cadre que l'individu arrive à se réaliser dans et par la communauté. Et, cela constituait des alternatives aux logiques individualistes, utilitaires ou consuméristes dominantes. Aussi, s'agissant des expériences économiques qu'on pouvait appeler informelles et naturellement très minimisées dans les jugements macroéconomiques sont mal comprises. Elles sont en réalité des formes d'ingéniosité populaire. Dans ce sens, on peut faire référence aux tontines, à des coopératives villageoises et des systèmes d'échanges non monétaires. Toutes ces expériences ne se faisaient pas de manière fortuite, elles révélaient la capacité d'adaptation et d'invention dans les contextes de rareté. La population avait la maîtrise de ces pratiques parce qu'elles étaient endogènes. Elle n'avait pas besoin de solutions venant d'en haut ou d'ailleurs.

Au niveau politique, il y a des expériences africaines qui nécessitent encore une révision. Des expériences qui rentrent dans le contexte de rupture créative telle que le *Ujamaa* de Julius Nyerere. Cette expérience avait pour mission de restaurer un socialisme africain basé sur la société villageoise ou encore le *Balai citoyen* au Burkina Faso. Tout ceci incarnait une relève politique enracinée dans les valeurs culturelles communautaires. Alors, retenons que tous ces éléments avaient un point commun. Le point commun, c'est qu'ils ne se contentent pas de résister au présent, mais à partir de l'analyse de la situation, trouver ou proposer une vision

du monde alternative qui est toujours enracinée dans les réalités existentielles du continent. Cela ne dire pas que ce serait un enfermement sur soi, mais une initiative qui reste au dialogue avec les autres.

Ainsi, les pratiques endogènes ne sont pas les restes d'une histoire révolue, elles sont plutôt les germes qui veulent voir un avenir autrement. Lorsqu'on se met dans le contexte de valorisation de ces expériences, on ne le fait pas de manière nostalgique, c'est plutôt comme leviers critiques. Pour dire simplement que l'Afrique est capable de redéfinir ces propres méthodes de développement, de justice sans forcément recopier les modèles de l'extérieur. Pour qu'on arrive à cet objectif, il faut un travail colossal de réappropriation. Et cela suppose un renversement de regard. L'Afrique doit considérer que son avenir ne peut pas résider forcément dans ce qui viendra de l'extérieur avec, évidemment, leur technologie. Elle doit comprendre que cet avenir doit provenir dans ce qui est vivant, intelligible et transformable à partir de ce qu'on a et de ce qu'on est. C'est ce que J. KI-ZERBO va appeler développement endogène. Ici, il n'est pas le résultat un transfert de modèle technologique, il est plutôt le résultat d'une pensée, d'une vision stratégique d'un peuple qui rime par conséquent avec les réalités et les besoins. C'est pourquoi, « l'endogène sur lequel il faut bâtir, c'est l'endogène vivant » affirme J. KI-ZERBO (1992, p. 48). Ici, le fait est simple, penser le développement revient à refuser le mimétisme aveugle des modèles importés qui sont souvent inadaptés aux contextes historiques, sociaux et culturels du continent africain.

Le qualificatif "vivant" ne signifie pas qu'il faut simplement s'ancrer dans le passé ou ressusciter les traditions mortes, mais promouvoir une dialectique du passé et du présent. Ce serait là de comprendre que les valeurs d'Afrique ancestrale (culture, mémoire, savoir-faire etc...) ne doivent pas être des fossiles à vénérer, elles doivent être des forces vivantes pour l'Afrique dans sa projection vers l'avenir. En fait, l'endogène vivant ne doit pas être une répétition stérile, mais plutôt une tradition pratique voire en acte, un devenir. Il s'inscrit, en plus, dans un contexte humaniste du développement. C'est-à-dire que le développement doit être la capacité d'un peuple à penser de lui-même, à envisager, à visionner à partir de ses propres potentialités. Ce serait une manière d'affirmer qu'on est capable d'être l'auteur de notre histoire. Cette démarche donne une voie philosophique : celle de penser le développement comme un acte d'émancipation enraciné, comme une invention ou une création qui va chercher dans les profondeurs historiques collectifs en vue d'engendrer un nouveau monde africain plus juste et plus fécond.

2-La lucidité critique face aux impasses et les potentialités de l'état présent

L'Afrique se situe d'aujourd'hui dans un moment de tension entre les problèmes qui mettent en mal son progrès et des dynamiques porteuses de chance vers un avenir prometteur. En effet, penser l'avenir de ce continent requiert une lucidité

critique. Ce qui signifie qu'il faut avoir la capacité de diagnostiquer sans complaisance les obstacles actuels tout en ayant l'idée des forces de renouveau. On peut affirmer que les problèmes sont connus, il y a entre autres la crise de gouvernance perceptible par la personnalisation du pouvoir et l'instrumentalisation des institutions (une réalité vraiment aigüe dans les États africains), la dépendance des marchés extérieurs, la fuite des cerveaux qui prive l'Afrique de ses talents. C'est ce qui fait dire à M. RWABAHUNGU (2007, p. 7) que « l'Afrique est en train de souffrir d'une mort lente à cause de la fuite des cerveaux ». C'est l'un des véritables problèmes qui gangrène la société africaine. Il y a la fragmentation identitaire qui est aussi souvent organisée et entretenue à des fins politiques.

Mais, il ne faut pas rester pessimiste sur le fait. À côté des problèmes peut émerger des signes de vitalité. La jeunesse devient de plus en plus nombreuse, créative et surtout engagée dans les innovations locales en termes de technologie, d'agriculture et biens d'autres. Il y a lieu d'être optimiste car cela montre qu'il y a la capacité à pouvoir répondre de manière pragmatique aux différents défis que l'Afrique est confrontée. Il faut noter que la diaspora africaine est actuellement active, non seulement économique, mais culturellement et politiquement. Entre blocage et signes de vitalités se trouve une possibilité d'un regard propre sur le passé africain et la libération à la fois du ressentiment et la dépendance du recopiage pur et simple des modèles venant d'ailleurs. L'Afrique doit cesser d'être victime tout le temps et à assumer l'avenir comme une tâche prioritaire à partir d'une philosophie de la responsabilité. Cette responsabilité commence par une prise de conscience du fait et de son état d'être. Selon J. KI-ZERBO (2013, p. 165), la prise de conscience doit être « le fait d'assumer les événements et de les classer non seulement dans l'ordre de la compréhension intellectuelle, mais dans l'ordre de l'éthique du devoir, de l'admissible et de l'inadmissible... ». L'Afrique doit assumer et prendre les décisions adéquates en vue de faire face aux défis. Pour cela, il devient important pour une évaluation, d'une analyse des événements dans leur fond plein en vue de trouver des mesures fondamentales à prendre pour éviter la traine. Il faut noter que c'est en reconnaissant ses propres contradictions et en les travaillant de manière collective que le continent africain pourra se constituer comme sujet historique. Ce qui veut dire qu'il faut avoir la capacité de se penser, de se lire afin de se projeter dans l'univers à partir de ses propres potentialités.

3- Les conditions d'une projection féconde : vers un avenir meilleur

Pour une projection qualitative, les Africains doivent comprendre qu'il y a des conditions capitales à prendre en compte. Vivre une meilleure vie nécessite des sacrifices importants. D'ailleurs, comme le dit S. DIAKITÉ (2018, p. 99) « la lutte est le sacrifice de la vie et la liberté est sa fin ». La situation des Africains ne peut

changer sans une bonne résolution et de mesures capitales à prendre. C'est là le sens du sacrifice.

3-1-Une refondation des bases de la pensée et de l'action

L'avenir de l'Afrique exige une refondation des structures mentales, éducatives et culturelles à travers lesquelles un peuple se pense et par-là peut se projeter vers l'avenir. En effet, il ne peut pas avoir de développement véritable et viable sans une indépendance de pensée critique et créative. Dans cette situation d'autodétermination, il faut dire que l'éducation ne doit plus se contenter d'être simplement un instrument de recopiage pur et simple des modèles venus d'ailleurs. Le désir de développement ne peut plus rimer avec le contexte dans lequel l'éducation en Afrique se fait, il n'aboutira à rien de consistant et de résistent. J. KI-ZERBO (1990, p. 10) fait savoir dans ce cas que « le système mis en place privilégie la consommation externe sans engendrer de culture à la fois compatible avec la civilisation originelle et résolument porteuse d'avenir ». Il faut comprendre ici que c'est une critique fondamentale du modèle de développement imposé par les occidentaux depuis la période coloniale. Ce système est fondé sur l'importation de biens matériels, de valeurs et de modèles étrangers. Ce qui engendre inévitablement à un déracinement culturel et une rupture entre l'héritage de la civilisation africaine à proprement dite et les formes contemporaines de vie. Cette rupture entre mémoire et projet empêche l'éclosion d'une culture synthétique capable de s'ancrer dans les matrices sociales et spirituelles de l'Afrique tout en portant l'élan d'un avenir. Au fait, c'est un appel de J. KI-ZERBO à la renaissance pour une création organique d'un avenir enraciné et non un retour nostalgique au passé.

L'impératif c'est qu'elle doit être le lieu de formation à la lucidité historique ce qui replonge l'Africain dans son passé en termes d'enracinement, de la maîtrise de soi, une connaissance de son identité qui donne à chacun la capacité de rester tel qu'il est et résistant à la manipulation des autres. Il y a aussi la capacité d'inventer de nouvelles formes. Ici, c'est d'être plus créatif de telle sorte à trouver de nouveaux moyens qui peuvent relever les défis du moment.

Cette mesure éducative devrait s'intégrer à la fois la mémoire des résistances, les savoirs locaux et aussi les outils critiques qui peuvent permettre de questionner les modèles dominants. La refondation doit passer aussi par la revalorisation des cultures du continent. Il sera question de voir en elles des possibilités de sens qui peut entretenir une anthropologie alternative à l'individualisme des occidentaux. En Afrique, il y a plusieurs formes de vie (les langues, les pratiques rituelles, les arts oratoires ou narratifs) qui peuvent œuvrer dans la construction d'une vision du monde dans laquelle la communauté, la mémoire et la relation au vivant peuvent trouver leur place centrale. Ici on parlera d'une tâche herméneutique autant que politique. Cela revient à faire une interprétation de ce que l'on est afin d'aboutir à ce que l'on peut devenir. C'est dire que les Africains doivent

comprendre qui ils sont réellement ou en profondeur avec les contradictions et les potentiels.

Cela relève à la fois d'un acte de compréhension et un acte d'engagement parce qu'à partir de la compréhension peut advenir une orientation, une transformation et un devenir. En fait, la tâche herméneutique donne lieu à un travail d'interprétation. Alors, il faut comprendre que notre ère individuelle et aussi collective n'est pas immédiatement donnée. Autrement dit, c'est quelque chose qui n'est pas évident. Il faut comprendre à travers la lecture de l'histoire, de la culture, d'une mémoire etc.... Mais, elle n'est pas simplement un travail contemplatif ou théorique, il y a une implication directe et concrètes. Elle va dans le contexte d'un projet ou d'une orientation, détermine la direction de ce que l'on décide de faire par soi-même. Ce que l'on est n'est pas transparent, il ne se lire pas d'ici et là. C'est à partir d'un déchiffrement à travers les expériences, les héritages et bien d'autres qu'on peut déterminer réellement qui ont est. Et, cela ne peut être possible que à travers un retour réflexif et critique. Dans ce qu'on veut devenir, l'interprétation n'est pas une fin en soi. Elle permet de donner des possibilités de dessiner un avenir, elle se voit plus en action, orienter vers la transformation de soi.

3-2- Penser autrement la prospérité : une réinvention du développement

La refondation de la pensée ne suffit pas. Il est question aussi de transformer les cadres dans lesquelles s'organise l'existence communautaire et repenser la finalité même du développement. On a souvent tendance à concevoir le développement selon les critères économiques, de productivité et de consommation. Pourtant, cette manière de concevoir la chose s'est montrée non seulement inadaptée, aussi destructeur des balises fondamentales des écosystèmes, des solidarités et des subjectivités. Ce qui faut retenir c'est que le développement est un processus complet et total. Autrement dit, il prend en compte tous les aspects de la vie de l'homme.

C'est pourquoi, il est primordial de redéfinir le progrès en vue d'une amélioration qualitative des conditions de vie des humains en termes d'accès aux biens communs, la reconnaissance des identités culturelles, la justice sociale et non comme accumulation quantitative de biens. Ainsi, un développement productif sera celui qui saura articuler le local et le global, le visible et l'invisible, l'économique et le symbolique. Ici, le développement ne peut pas être unilatéral, pas seulement réduit à la croissance économique ou une accumulation de biens. Pour réfléchir au développement fécond, il faut une pensée de l'articulation qui prend en considération le local, le global, l'invisible, le visible, l'économique et le symbolique parce que le réel est mis dans une structure bien disposée et toute approche qui néglige ce fait court le risque d'engendrer des effets destructeurs que ce soit sur plan le social que spirituel.

S'agissant de l'articulation du local au global, il faut reconnaître que chaque communauté humaine se déploie dans une double appartenance. Il s'agit de l'enracinement du peuple dans une histoire avec une langue, une géographie singulière et ce peuple est traversé par les dynamiques planétaires, les flux d'informations et les normes. J. KI-ZERBO (2007, p. 39) fait comprendre ici que « le fait de prendre conscience de son histoire est un signe de renaissance d'un peuple ». Prendre conscience de son histoire revient à une analyse de soi, d'un questionnement de son être. Se faisant, l'homme ne fait rien d'autre qu'un enracinement. Pour arriver au bon développement, il ne faut pas le penser uniquement à l'échelle nationale ou mondiale. Il est question de l'enraciner dans les ressources culturelles propres à ce peuple en s'ouvrant bien évidemment aux échanges qui aussi enrichissent et complexifient ces ressources. En plus, l'analyse qu'on peut porter sur du visible à l'invisible est de cesser d'évaluer l'humain sur ses seuls besoins physiologiques et mesurables. Alors, le visible, à savoir les infrastructures, les indicateurs et aussi les résultats immédiats ; pendant que l'invisible, c'est les croyances, les valeurs et les représentations collectives constitue la trame sur laquelle se tissent les dynamiques sociales. Le problème c'est que tout développement qui veut ignorer cet aspect invisible rend celui-ci technocratique, extérieur aux aspirations profondes du peuple.

De l'autre facette, un développement productif est un processus qui prend en compte tous les aspects de vie humaine à savoir le corps, l'esprit et la mémoire. On ne peut pas ignorer l'humain lui-même pour envisager un plan de développement. Il est, en fait, le fondement de celui-ci. Dans cette même veine J. MIOSSEC (1974, p. 6) en empruntant les mots d'ALBERTINI dit qu'« il ne sert à rien d'élaborer un plan de développement, de mettre en place de nouvelles structures politiques et administratives, si les hommes ne vivent pas le développement. L'homme n'est pas un facteur de développement parmi d'autres, il en est le fondement ». Donc, en l'impliquant dans le processus avec son corps, son esprit et sa mémoire pourrait produire un développement authentique.

De ce qui s'agit de l'articulation de l'économie et du symbolique, il faut savoir que toute activité de production repose sur une vision du monde. On ne peut pas avoir d'économie pure sans les représentations symbolique qui la soutiennent. Tout ce qui se passe en termes de rapports au travail, à autrui et bien d'autres sont déjà médiatisés par un système de signification. La mission du développement authentique doit se permettre de renouveler les imaginaires collectifs, il doit susciter le sens en ouvrant un avenir dans lequel le progrès matériel peut s'accompagner d'un approfondissement de l'existence de l'homme. Il n'est pas un fait de se contenter seulement de la création des emplois ou l'augmentation du PIB. D'ici-là, notons que le développement fécond qu'il y a lieu d'analyser revient à réfléchir une globalité vivante, qui n'exclut pas les dimensions de la vie de l'homme, mais qui donne la possibilité de dialoguer, qui donne l'équilibre en se fécondant mutuellement. La tâche est grande pour y arriver, il s'agit d'un

dépassement d'une logique de domination à une logique d'harmonisation et cela donnera l'occasion de passer d'un développement qu'on subit à celui qu'on choisit.

Dans ce sens, les dynamiques locales deviennent comme des piliers incontournables. Ainsi, les économies populaires, les réseaux de solidarité engendrés par les pratiques informelles et les formes d'aide communautaire qui sont autant des expériences souvent banalisées. Or, ces dynamiques locales ont en elles les potentialités d'un progrès alternatif. En ce moment, il n'est plus question d'une imposition de modèle venant d'ailleurs, mais, il s'agit d'une mesure de partir sur la base de ce qui est vécu, de l'intelligence d'ensemble voire commune en vue d'envisager les trajectoires concrètes aux besoins nécessaires tout en étant ancré dans les valeurs propres du peuple. Ainsi, cette mesure de réinvention nécessite une philosophie d'espérance accrue et active, pas celle de la naïveté, ni d'une attente passive (ce serait une mesure vouée à l'échec vue que le développement ne tombe pas du ciel). Elle doit être, en effet, une puissance d'agir, une volonté de faire naître ce qui n'a pas encore été depuis un moment donné de l'histoire du continent, apporter les ressources fondamentales qui peuvent transformer l'image de l'Afrique. L'Afrique, en gros, ne peut pas rester dans l'imitation ou encore dans la plainte nuit et jour. Elle doit se reconstituer à partir de ce qu'elle traverse pour viser plus loin.

Conclusion

Penser le futur prometteur du continent africain nécessite un diagnostic des obstacles ou une célébration des promesses. Cela veut dire qu'il faut une intelligence du moment voire une articulation entre la mémoire, la responsabilité présente et l'espérance. Alors, si on veut se référer à Paul Ricoeur, on peut trouver une démarche précieuse. Selon lui, l'avenir ne se construit pas ni dans l'oubli du passé, ni dans sa répétition banale. C'est une relecture critique et sélective dans laquelle la mémoire trouve la capacité d'agir. Dans cette logique J. SEMUJANGA (2005, pp. 15-39) affirme : « Faisons en sorte que la mémoire collective serve à la libération et non à l'asservissement ». En ce sens, il faut dire que l'Afrique a besoin d'une mémoire qui peut éclairer l'action et non une mémoire enfermer dans la plainte. Dans un monde dominé par la stratégie de l'avoir, la plainte n'arrangera rien, il faut travailler. C'est dans cet esprit que l'avenir de continent pourra se dessiner à partir d'une espérance active, celle qui sera fondée sur la lucidité critique, la responsabilité à partager, qui donnera lieu à des possibilités à partir de ses propres potentialités historiques et culturelles. On ne construit pas son avenir à partir du vouloir de l'autre. Cela sous-entend que l'avenir de l'Afrique ne peut venir de l'extérieur ni même du passage du temps. Il est le résultat des possibilités à partir de soi, il n'y a que soi qui peut rendre possible son avenir dans un dialogue entre fidélité et création.

Références bibliographiques

- ARENDT Hannah, 1972, *La crise de la culture*, Éditions Gallimard, Paris, 386p.
- DIAKITE Samba, 2018, *Waati Seraa. La voix du temps ou l'appel des incompris*, Les Éditions Différance Pérenne, 2364, Rue du Roi, Saguenay, Québec, Canada, 162p.
- EKANZA Simon-Pierre, 2006, *Le double héritage de l'Afrique*, in Revue ETVDES, Etudes/5, Tome 404, shs.cairn.info, pp. 604-616.
- GARRUSH Annes, 2020, *Guerres coloniales en Afrique, l'exemple de résistance de Samory Touré*, CANOPE, Réseau de formation des enseignants, Paris, 12p.
- KI-ZERBO Joseph, 2013, *À quand l'Afrique ?* Lausanne, Suisse, Éditions d'en bas, 236p.
- KI-ZERBO Joseph, 1990, *Éduquer ou périr*, L'Harmattan, Paris, 120p.
- KI-ZERBO Joseph, 1978, *Histoire de l'Afrique noire d'hier à demain*, Hatier, Paris, 731p.
- KI-ZERBO Joseph, 1992, *La natte des autres, pour un développement endogène*, Codesria, BP, Dakar, Sénégal, 107p.
- KI-ZERBO Joseph, 2007, *Repères pour l'Afrique*, Panafrika / Silex / Nouvelles du Sud, Dakar, 236p.
- MBIYE Kabongo, 2020, *Les résistances africaines à la conquête et à l'occupation coloniale de leur continent (XIXe-XXe siècle)*, L'Harmattan, Paris, 120p.
- MIOSSEC. J., 1974, *Les hommes et le développement*, in Revue Économies rurales/ 99-100 /pp. 3-13.
- SEMUJANGA Josias, 2004, *La mémoire transculturelle comme fondement du sujet africain chez Mudimbé et Ngal*, in Revue Tengence, numéro 75, été, pp. 15-39, URI <https://id.erudit.org/iderudit/010782ar>.
- RWABAHUNGU Marc, 2007, *La fuite des cerveaux : un facteur important du sous-développement*, Session de Nusa Dua, 27p.